notre récolte de pommes de terre qui est un vrai miracle pour le pays, sur ces pointes de sable et au milieu des rochers. On sait que la nature du sol et le climat ne nous permettent pas d'avoir d'autres récoltes ni d'animaux domestiques. On se nourrit de poissons surtout et quelquefois de viande de fauve. Nous profitons aussi de la cueillette de fruits sauvages qui nous servent à assaisonner nos maigres provisions dont heureusement la quantité remplace la qualité.

Je finis en vous donnant le fruit spirituel de notre ministère pour cette année : 24 baptêmes, 6 abjurations, 5 mariages, 5 extrêmes-onctions, 6 premières communions.

En recommandant les missionnaires, ainsi que toutes nos œuvres aux prières de la Congrégation, je vous prie d'agréer, mon révérend et bien cher Père, mes saluts les plus fraternels en N. S. et M. I.

E. Bonnald, o. m. i.



VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU R. P. THOMAS AU R. P. FAYARD, PROCUREUR GÉNÉRAL.

Mission Saint-Joseph, William's Lake,
le 5 avril 1899.

Mon révérend et bien cher Père,

De retour d'une longue tournée de plus de trois mois chez les sauvages et à la veille de commencer chez les blancs des visites qui vont durer quatre ou cinq semaines ; avant de reprendre de nouveau pour plusieurs mois des voyages et des missions chez mes enfants des bois les plus éloignés, je viens mettre à exécution ma

promesse de vous écrire. Je suis resté à peu près le même homme que vous avez connu à New-Westminster ; ma nature n'a pas changé, mais, par contre, j'ai usé depuis lors bien des mocassins et plus d'une paire de souliers ; outre mon tempérament brise-tout, ma principale excuse est que je suis toujours en course, sinon comme l'abbé Jean-Marie de la Mennais, « sur les grands chemins de Bretagne », du moins sur les montagnes, les lacs et les rivières, sur les routes, les sentiers et dans les bois de la Colombie britannique.

En plus des 1 200 sauvages environ de ce district, on m'a prié de consacrer mes temps libres à la population blanche du Caribou. D'après le dernier rapport au Chapitre général, outre les sauvages, on compte en ce district environ 900 Chinois et 4 000 blancs, dont une moyenne de 500 catholiques, tous éparpillés sur un rayon de 100 à 150 milles, ce qui rend le ministère chez eux bien difficile, surtout lorsqu'on ne dispose que de quelques semaines pour le mener à bonne fin. En outre, le terrain n'est pas des plus fertiles, vu que dans ces contrées, comme dans la plupart des pays en voie de formation, il n'existe pas ce que Balmès définirait par le mot de « conscience publique ». Chaque localité un peu peuplée a ses repaires de diables et de diablesses...

Dans un pareil milieu, le ministère doit nécessairement se faire à la façon de l'apôtre saint Paul, *publice et per domos*, ce qui veut dire : dans les mines, dans les petites villes et les familles, *at home*. Le printemps dernier je commençai donc ma tournée dans les mines et me dirigeai vers Horsefly où je fus reçu à cœur ouvert par une famille catholique, M. et Mme Alex. Miss, celle-ci ancienne élève de la Mission et celui-là, juif canadien converti au catholicisme. Je passai là le samedi et le dimanche ; à la messe, cinq ou six mineurs firent leurs

Pâques, et bon nombre de protestants y assistèrent, entre autres, le *manager* d'une compagnie de mines de l'endroit, M. Campbell et sa fille, gens très respectables et très bien élevés, venus de San-Francisco ; ils appartiennent à la religion épiscopalienne. Miss Campbell s'offrit à chanter pendant le saint sacrifice. Je ne suis pas sectaire, dit-elle. Comme je n'avais pas le nombre suffisant de bonnes voix pour former un chœur, je dus refuser son offre.

Le lendemain, lundi, je me dirigeai vers les Fourches (Forks Quesnelles), à travers la vallée solitaire de Beaver lake (1). Je couchai à Beaver lake chez des catholiques, et le mercredi, monté sur mon bon Cartouche, gracieux cheval blanc qui depuis a été vendu à un voyageur et a péri sur le chemin du Klondike, je me trouvais aux environs des Fourches à la recherche de mon troupeau, parlant à tous, aux protestants comme aux catholiques, disant un bon mot à celui-ci, donnant une poignée de main à l'anglaise à celui-là, ce qui me valut bien des attentions. Rien de tel qu'un pareil manège, surtout chez le mineur, si franc et si jovial malgré quelques petits et gros défauts, pour délier les langues, gagner les cœurs, étudier les caractères et même s'instruire sur tous les pays du monde, car la plupart de ces individus sont cosmopolites, et pour eux l'éloignement de la patrie n'a jamais été le plus grand des maux. La plupart ont voyagé partout, en Amérique, en Afrique, en Océanie, en Europe, etc. Naturellement, on finit par parler un petit brin religion et à propos du catholicisme, un ingénieur protestant me disait : « Le prêtre catholique est, à mon avis, celui qui a le plus de dévouement, surtout

(1) Vallée qui, pendant plus de 25 milles, n'est troublée que par le chant mélancolique du lone qui se balance avec la majesté du cygne au beau milieu du lac.

pour civiliser. » Je rencontrai là un individu, fils d'un ministre anglican, mineur sans travail, devenu cuisinier pour gagner son pain quotidien. Il venait de quitter le chantier pour avoir refusé de travailler le dimanche à un ouvrage pressé et nécessaire. « Je n'en ai pas le cœur triste, dit-il à son patron, pour preuve, je bois un verre. » Lui aussi a couru partout; il arrivait de l'Afrique du Sud et me dit entre autres choses que de toutes les associations religieuses, les catholiques étaient ceux qu'il avait trouvés partout les plus respectables. Il me parla de l'un de nos Pères du sud de l'Afrique dont il avait oublié le nom. « Ce prêtre, dit-il, donnait tout aux pauvres et voyageait toujours à pied. Les gens de l'endroit, même les protestants, lui achetèrent un cheval et quelques jours après on le vit de nouveau marcher à pied, il avait vendu sa monture pour en distribuer le prix aux pauvres. » Bref, je ne tardai pas à arriver chez M. J. Hobson, le manager de la principale mine de la contrée, gentleman accompli, connu dans tout le pays pour ses attentions délicates et respectueuses envers les prêtres comme envers les religieuses catholiques, qui montent parfois jusque-là quêter pour leurs orphelins ou leurs malades. Ce monsieur, comme toujours, m'offrit l'hospitalité la plus courtoise : « Père, me dit-il, venez ici aussi souvent et restez-y aussi longtemps que vous le désirerez, nous aurons grand soin de vous. » Bien qu'il ne soit pas catholique, il ne me laisse jamais partir sans me glisser dans la main un louis de cinq ou dix piastres, ajoutant gentiment : « Vous ne pouvez pas prêcher l'Évangile sans habits ni chaussures. » Aussi, ne vous étonnez pas si j'ai l'habitude d'établir là mon quartier général, partant le matin à la recherche des catholiques, leur donnant rendez-vous à la petite ville de Forks Quesnelles, à 4 milles du camp d'Hobson pour

la messe du dimanche, revenant habituellement le soir pour repartir encore le lendemain.

Dans l'une de mes excursions du printemps dernier 1898, j'eus la bonne fortune de rencontrer une famille parisienne, établie aux environs de la rue de Saint-Pétersbourg, voyageant pour s'instruire et faire des expériences dans les mines d'or... Inutile de vous dépeindre leur joie à la vue d'un prêtre français, en ces contrées si différentes de la capitale. Je restai une journée chez eux, me croyant presque transporté au pays de France en entendant parler si correctement notre langue et en jouissant des traits d'esprit dont ils assaisonnaient la conversation. Je célébrai la messe dans leur maison sur un autel improvisé, surmonté du drapeau français, exposé là jour et nuit sous forme de baldaquin. Je dus les quitter pour me rendre où le devoir m'appelait, espérant les revoir en automne. J'appris alors qu'ils étaient retournés à Paris, laissant après eux la réputation de parfaits gentlemen. Le samedi, dans l'après-midi, j'arrivai dans la petite ville des Fourches et préparai tout pour le dimanche. Je descendis à l'hôtel Mac-Ral, protestant très bon pour le prêtre. Il n'eut rien de plus pressé que de prendre la bride de mon cheval et de le mener à l'écurie ; il m'assigna une chambre et me promit sa maison pour la messe du lendemain. Un de mes catholiques, doutant un peu des bonnes intentions de M. Mac-Ral, s'en alla trouver M. Elkinson, membre du Cariboo-district à la chambre de Victoria, et lui dit : « Si mon prêtre a besoin de ton hôtel pour y faire le service, le lui prêteras-tu? — Certainement, lui fut-il répondu, je ferai même disparaître tous les verres et toutes les bouteilles de whisky. » Voulant ensuite sonder les dispositions de celui qui m'avait offert l'hospitalité le premier, il s'en alla le trouver et posa la même question

qu'il avait posée à M. Elkinson. « Oui, que le prêtre dise la messe chez moi s'il le désire, qu'il y reste, je n'ai jamais refusé ma maison pour un service quelconque à quelque ministre que ce soit. » J'étais donc fortuné. Dans la soirée du samedi et le dimanche matin, je fis la ronde, évitant cependant certains quartiers, pour inviter les catholiques à l'accomplissement du devoir pascal. J'eus un assez bon nombre de recrues; quelques-uns semblaient n'avoir attendu que cette occasion. L'un de ces mineurs me dit devant plusieurs autres : « Il y a bien longtemps, au moins dix-sept à dix-huit ans que je ne me suis pas confessé; si ma mère savait cela ! » Et il se grattait l'oreille. Il me suivit dans ma chambre, il se confessa et communia à la messe. Le dimanche matin, je préparai l'autel dans la grande salle à manger ; on ne plaça qu'une douzaine de chaises ; j'en voulais davantage. « Vous aurez de la chance si l'assistance est plus nombreuse, les ministres n'en ont pas autant, » me fit remarquer Mme Mac-Ital. A 10 heures, l'un de mes catholiques, un Écossais, saisit la cloche servant à donner le signal des repas et la secoua vigoureusement ; la salle se remplit aussitôt de quarante à cinquante personnes, en majorité protestantes. Sans doute, plusieurs y vinrent par pure curiosité, car jamais aucun prêtre n'avait célébré la messe en cette petite ville, le R. P. Bédard, mon prédécesseur, la disant au camp d'Hobson. Du reste, tous ces protestants se tinrent très bien, sans pourtant s'agenouiller ; ils écoutèrent attentivement l'Épitre, l'Évangile et le sermon en anglais. Il n'y eut pas de quête. En se retirant, je les entendais dire : « C'est bien, c'est bien, celui-ci du moins n'est pas comme les autres ministres, il n'est pas venu pour de l'argent. » Dans l'après-midi, je visitai le cimetière chinois qui se trouve aux Fourches. Rien de plus curieux : sur les

tombes, il y a un plat de riz, un poulet rôti, du pain, trois ou quatre baguettes pour manger le riz ; sept ou huit paquets de cigarettes, quelques bouteilles de whisky, etc. « Si j'étais fumeur, me dit un mineur belge, vous croyez que je laisserais ce tabac? » Pauvres Chinois de la Colombie britannique ! ils sont encore plus à plaindre que leurs compatriotes du Céleste Empire, car il est plus difficile de les amener dans le droit chemin ; je n'en connais pas un qui soit catholique. On m'a cependant cité une famille chinoise catholique, établie dans une ferme aux environs de Lytton.

De Fourches, je revins à la Mission Saint-Joseph d'où j'étais éloigné de 60 milles, visitant quelques catholiques sur mon chemin ; l'un d'eux, originaire du Chili, nous demanda si nous étions dans la semaine sainte ; on avait chanté l'*alleluia* depuis près d'un mois.

Les principaux centres où résident des blancs agriculteurs ou commerçants sont Quesnelles, qui compte environ 80 catholiques, y compris les enfants ; Chimney Creek et Dog Creek, où il y en a une trentaine. Alexandria et les environs de la Mission Saint-Joseph ne sont guère peuplés, à peine y compte-t-on quelques familles catholiques éparpillées dans un rayon de 6 à 7 milles.

Les circonstances me paraissant favorables, il fut décidé, l'été dernier, que l'on bâtirait à Quesnelles une petite église de 40 pieds sur 20. Les catholiques de cette localité méritent bien cette faveur. Au nouvel an, j'eus là plus de vingt-cinq communions. Quelques fidèles, n'ayant pu assister à la messe que je célébrai en ville le 1er janvier, vinrent me trouver le jour de l'Épiphanie dès six heures du matin à la réserve sauvage, à plus de 2 milles de distance ; ils vinrent à pied et par un froid de 30 degrés au-dessous de zéro. Les temps héroïques ne sont donc pas encore passés ! Tous souscrivirent géné-

reusement pour la construction de l'église, en proportion de leurs ressources ; plusieurs protestants s'inscrivirent aussi sur la liste et un franc-maçon, qui sans doute ne l'est que de nom, me donna 10 piastres. Pour compléter la somme de 1 000 piastres nécessaires pour mener l'œuvre à bonne fin, je profitai de ma visite d'automne aux Fourches et quêtai parmi les mineurs.

Dans quelques-uns des camps, on me posa des questions bien curieuses, excusables dans la bouche de protestants ignorants. L'un d'eux me demanda tranquillement si j'avais de la famille. Un autre, combien j'étais payé pour courir ainsi. — « On ne me donne rien du tout, lui répondis-je, sinon le vivre et le couvert. — Vous êtes heureux, ajouta-t-il, de n'avoir pas de famille, autrement, vous ne pourriez pas travailler pour rien comme vous faites. » Dans ces mêmes camps, j'ai rencontré de bien belles âmes, en particulier un mineur irlandais, tout couvert de médailles, de chapelets, de scapulaires et d'*Agnus Dei ;* il porte même, jour et nuit sur lui, un petit flacon d'eau bénite.

J'allai jusqu'à Barkerville, à environ 65 milles au nord de Quesnelles, autrefois centre principal des mines du Caribou, et qui reprend maintenant de son importance. Je trouvai le pays encore tout rempli du souvenir du R. P. Mac-Guckin, qui y a résidé il y a une vingtaine d'années. Je rencontrai là encore un brave Irlandais, M. Henry Shannon. En 1849 ou 1850, il fut l'un des collaborateurs du premier Irlandais qui se soit fait Oblat de Marie-Immaculée, le R. P. Daly, pour l'aider à construire une église catholique aux environs de Manchester. « A cette époque, me dit-il, il y avait une forte bigotterie, mais elle a bien diminué depuis. »

En ce moment, l'église de Quesnelles se construit ; le docteur Callanan est le président du comité que j'ai

établi ; il a fait ses études médicales à Paris. Je viens de recevoir aujourd'hui une lettre du secrétaire du comité qui m'annonce que la charpente et le clocher de l'église sont debout. J'espère que cette église fera honneur à notre sainte religion dans la petite ville de Quesnelles, déjà habitée par deux ministres protestants de société différente et qui passent leur temps à se disputer à propos de l'heure des services dans le seul temple de la localité. Bon nombre de leurs adeptes, témoins de leurs chicanes, m'ont déjà fait savoir qu'ils viendront à l'église catholique, où règnent la paix et l'union. Si l'on ajoute que très probablement Quesnelles sera choisi comme terminus de la ligne de chemin de fer que l'on va, paraît-il, construire en ces contrées, cette petite ville de 300 à 400 âmes a de l'avenir ; elle peut atteindre, en moins de deux ans, le chiffre de 1 000 habitants, et, plus tard, qui sait ?...

Voulez-vous, mon révérend Père, que je vous raconte, en terminant, un trait qui vous donnera une idée de la masse des gens de ce pays ? L'an dernier, un de nos catholiques canadiens, que j'appellerai Annibal, pour ne pas dire son nom, voulant trouver de meilleurs gages, après avoir dépensé follement ceux qu'il venait de gagner, rêva d'aller chercher fortune dans les mines de Horsefly, à environ 40 milles du 150ᵉ. Comme il lui restait quelque argent, il se fit des amis, et trois d'entre eux voulurent tenter la fortune avec lui, à ses frais bien entendu. Annibal acheta donc les provisions de voyage, du lard, des beans, du pain, du sucre et du thé. On décida que chacun chargerait ses provisions sur son dos. Nos voyageurs s'éloignent donc ; mais, au bout de quelques milles, un des compagnons s'arrête : « Je renonce à Horsefly, dit-il, c'est trop loin. Un second abonde dans son sens. « C'est bien, dirent alors Annibal et l'ami per-

sévérant, rendez-nous les provisions. » Ceux-ci refusèrent net.

La discussion s'échauffe au point que les deux rebelles saisissent leurs fusils et couchent en joue leurs amis de la veille. « Inutile de commettre un crime pour de misérables provisions, s'écrie le généreux Annibal, emportez-les et laissez-nous la paix. »

Après leur départ, Annibal veut poursuivre les fuyards jusqu'au prochain poste et les faire emprisonner. — « A quoi bon, lui dit son sage mentor, ils n'ont pas le sou, tu en seras quitte pour les frais. » Ils marchent donc jusqu'à Horsefly, mais dans ces mines pas d'ouvrage. Ils reviennent au point de départ où Annibal, pour se consoler de ses mésaventures, s'adonne à de copieuses libations. D'audacieux filous profitent du lourd sommeil qui s'ensuit pour lui dérober un cheval qu'il venait d'acheter. Il se rappela alors qu'il avait laissé 20 piastres en dépôt chez un de nos hommes de la Mission. Que fait-il ? Il avise un de ses *amis* et l'envoie les réclamer, lui donnant en même temps un billet de recommandation. Le dépositaire remit tout l'argent. Le commissionnaire revint trouver Annibal et ne lui rendit que 5 piastres, alléguant que le dépositaire est dans la gêne, préfère attendre, etc. Bref, Annibal, reconnaissant, remercie son camarade de son dévouement. Peu après, Annibal vient lui-même à la Mission chercher les 15 piastres qu'il espérait toucher. Je ne vous dépeindrai pas sa fureur quand il apprit que là encore il avait été joué. « Vraiment, dit-il, je n'ai pas de chance ! »

Voilà un épisode qui se renouvelle de temps à autre dans les grands centres du Caribou. Heureusement les familles stationnaires, éparpillées dans la contrée, n'ont pas les mêmes mœurs que les aventuriers ; elles restent au contraire très fidèles à leur religion. Cependant, pour

dire la vérité, à cause de la pénurie de missionnaires sans doute, cette partie du troupeau a été négligée. L'année dernière, dans mes vagabondages, j'ai trouvé des familles qui n'avaient pas eu la visite du prêtre depuis cinq ans, d'autres qui ne l'avaient jamais eue. Que s'ensuit-il ? C'est qu'un bon nombre d'enfants ont grandi dans l'ignorance. Il faudrait un bon prêtre, un Oblat zélé, dont l'unique occupation serait de visiter et d'instruire ces familles qui sont l'avenir du pays, car la race anglo-saxonne semble être appelée à absorber, ici comme ailleurs, les races sauvages.

On pourrait ensuite entamer les 3500 protestants, les 900 Chinois qui restent à convertir. Et pourquoi pas ? Le R. P. Bédard a eu des conversions de ce genre dans les mines ; en ce moment, j'ai un jeune homme de vingt et un ans, anglican, qui se prépare à faire prochainement son abjuration. Il ne faut pas oublier que les protestants se démènent beaucoup ; trois ministres résident à poste fixe dans ce district du Caribou, sans parler des légions qui y apparaissent de temps à autre.

On pourrait citer bien des traits édifiants à la louange de nos catholiques blancs ou métis. C'est ainsi qu'il y a quelques années un des fils de Gaspard Dogereek tomba dangereusement malade ; on vint chercher un prêtre; le R. P. Chiapini partit avec le docteur. Ce dernier, un protestant, donna au malade une tasse de lait dans laquelle il avait versé quelques gouttes de brandy. Celui-ci le goûta et demanda ce que c'était ; le docteur lui répondit : « Ce n'est que du lait dans lequel j'ai mis du brandy. » — « Je n'en bois pas, je ne puis pas en boire », dit le malade. Le docteur insista, disant que c'était une médecine. « N'importe, reprit le jeune homme, qui avait vingt ans. Si cependant vous voulez absolument que j'en boive, demandez-en la permission à mon père. » Le

père, un Français, a accoutumé tous ses enfants à demander de telles permissions, dont ils n'ont jamais voulu user, même en société. Le docteur, très édifié, dut demander l'autorisation, et naturellement l'ayant obtenue, le malade prit la potion.

Une jeune fille avait reçu 20 piastres de son père pour ses menus plaisirs. Peu après, le père mourut. Sa fille vint alors trouver un des missionnaires de William's Lake et lui remit les 20 piastres. « Mon père, dit-elle, m'avait donné cet argent pour en faire ce que je voudrais. Je crois que je ne saurais mieux l'employer qu'à faire célébrer des messes pour le repos de son âme. »

La mort n'effraye généralement pas nos paroissiens. Cet hiver, Joseph Murphy, que vous avez dû avoir comme élève à l'Université d'Ottawa, fut atteint d'une maladie sérieuse. Nos Pères allèrent le voir dans sa famille, à 7 milles d'ici ; il reçut à plusieurs reprises les sacrements. J'allai, moi aussi, lui dire la messe ; il me demanda à plusieurs reprises si je le croyais bien préparé pour le grand passage du temps à l'éternité. Sur ma réponse affirmative, il dit ensuite à ceux qui l'entouraient : « Le P. Thomas m'assure que je puis mourir en paix, je m'en réjouis de tout cœur. » Sa mère promit de l'accompagner à Notre-Dame de Lourdes, s'il guérissait ; le bon Dieu ne jugea pas à propos d'exaucer ce vœu, et rappelait bientôt Joseph à lui.

Après de pareils faits, vous voyez qu'il n'y a pas à désespérer de l'avenir catholique en ce pays.

Ajoutons que le R. P. Peytavin vient d'organiser, à William's Lake, un cercle qui semble appelé à faire beaucoup de bien aux jeunes gens et aux hommes, en les empêchant de se joindre aux sociétés secrètes défendues par l'Eglise. Ils ont aussi leur mot d'ordre qui n'est connu que des initiés, mais le prêtre a toujours accès

dans leurs réunions ; ils ont pris pour blason une croix et une ancre, et pour devise : *Pro Deo et pro patria.*

Je termine ici, mon révérend et bien cher Père, ce trop long entretien. Nouveau Joseph, placé à la garde des greniers de la Congrégation, n'oubliez pas dans vos prières et vos travaux les Oblats de Marie-Immaculée de la Colombie britannique, dont vous avez partagé la vie apostolique. Aucun d'eux, j'en suis sûr, ne vous oublie et tous aiment à se rappeler votre souvenir.

Votre Frère très affectionné en N.-S. et M.-I.

F.-M. Thomas, o. m. i.

VICARIAT DU BASUTOLAND.

LETTRE DU R. P. HUGONENC AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Roma, le 2 janvier 1899.

Très révérend et bien-aimé Père,

A l'époque de votre élection au généralat, le R. P. Gérard voulut vous exprimer au nom de tous nos sentiments d'allégresse et vous présenter l'hommage de notre obéissance filiale et de notre absolu dévouement. Aujourd'hui, je sens le besoin de m'adresser moi-même au chef bien-aimé de notre famille religieuse, pour lui rendre compte de notre vie et de nos travaux. Aux yeux de parents tendres et bons, l'enfant le moins favorisé des dons de la nature a toujours une place à part dans la famille et comme un titre particulier à une plus vive affection. Nous, pauvres missionnaires perdus au milieu d'une nation sauvage, petit coin presque imperceptible dans la vaste partie du champ du père de famille confiée au zèle de vos Oblats, ne sommes-nous pas cet en-